FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1904 — THÈSE — N° —

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le Mercredi 26 octobre 1904, à 1 heure

PAR

Maurice MOLLET

Rabelais Clinicien

Président : M. BRISSAUD, *professeur*

Juges : MM. GAUCHER et RECLUS, *professeurs*
BROCA (Aug.), *agrégé.*

Le candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les diverses parties de l'enseignement médical.

PARIS
IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE
HENRI JOUVE
15, rue Racine, 15
—
1904

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Doyen	M. DEBOVE.
Professeurs	MM.
Anatomie	P. POIRIER
Physiologie	Ch. RICHET.
Physique médicale	GARIEL.
Chimie organique et Chimie minérale	GAUTIER.
Histoire naturelle médicale	BLANCHARD
Pathologie et thérapeutique générales	BOUCHARD
Pathologie médicale	HUTINEL.
Pathologie chirurgicale	BRISSAUD.
Anatomie pathologique	LANNELONGUE
Histologie	CORNIL.
Opérations et appareils	MATHIAS DUVAL
Pharmacologie et matière médicale	RECLUS.
Thérapeutique	POUCHET.
Hygiène	GILBERT.
Médecine légale	CHANTEMESSE
Histoire de la médecine et de la chirurgie	BROUARDEL
Pathologie expérimentale et comparée	DEJERINE.
Clinique médicale	HAYEM DIEULAFOY. DEBOVE LANDOUZY.
Maladie des enfants	GRANCHER.
Clinique de pathologie mentale et des maladies de l'encéphale	JOFFROY.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GAUCHER.
Clinique des maladies du système nerveux	RAYMOND
Clinique chirurgicale	TILLAUX. LE DENTU. TERRIER. BERGER.
Clinique ophtalmologique	DE LAPERSONNE
Clinique des maladies des voies urinaires	GUYON.
Clinique d'accouchements	BUDIN. PINARD.
Clinique gynécologique	POZZI
Clinique chirurgicale infantile	KIRMISSON

Agrégés en exercice.

MM.			
ACHARD	FAURE	LEGUEU	TEISSIER
AUVRAY	GILLES DE LA TOURETTE	LEPAGE	THIÉRY
BEZANÇON		MARION	THIROLOIX
BONNAIRE	GOSSET	MAUCLAIRE	THOINOT
BROCA (Aug.).	GOUGET	MERY	VAQUEZ
BROCA (André)	GUIART	POTOCKI	WALLICH
CHASSEVANT	HARTMANN	REMY	WALTHER
CUNEO	JEANSELME	RENON	WIDAL
DEMELIN	LANGLOIS	RICHAUD	WURTZ
DESGREZ	LAUNOIS	RIEFFEL (chef des travaux anat.)	
DUPRÉ	LEGRY		

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

MAURICE MOLLET

RABELAIS CLINICIEN

Cette thèse est dédiée aux rabelaisiens, à ceux qui préfèrent les gauloiseries de Rabelais aux chinoiseries de La Bruyère.

AVANT-PROPOS

L'annonce de notre sujet de thèse aux personnes de notre connaissance a été accueillie par des attitudes bien diverses. Nos collègues de médecine nous ont vivement encouragé à travailler un sujet aussi inépuisable que peut l'être une esquisse de Rabelais, dont la figure est restée encore mystérieuse en dépit des recherches les plus patientes des auteurs. Les gens du monde, prompts à se scandaliser, nous témoignèrent un mépris adroitement dissimulé, lorsqu'ils apprirent que notre thèse ne serait pas revêtue d'un de ces titres éblouissants, qui imposent au vulgaire le respect profond inhérent aux termes incompris. Nos amis, qui n'ont jamais feuilleté un ouvrage de pathologie humaine, devraient peut-être cependant s'intéresser davantage à une étude sur Rabelais qu'à une élucubration sur la nyctalopie : il serait donc convenable qu'ils fussent les derniers à se plaindre.

Nous ne saurions entrer en matière sans avoir

remercié M. le professeur Brissaud d'avoir consenti à accepter la présidence de cette thèse d'un genre si spécial, et qu'il est si rare de voir aborder à notre Faculté. M. le Dr Cabanès, l'auteur érudit du *Cabinet secret de l'Histoire*, et M. Abel Lefranc, professeur au Collège de France, ont droit à toute notre gratitude pour les précieux aperçus bibliographiques qu'ils nous ont fourni avec une courtoisie si spontanée.

Rabelais Clinicien

Né vers 1490 (1), Rabelais passa la première moitié de sa vie dans les couvents : il acquit dans le silence du cloître une prodigieuse érudition et une haine vivace de l'état monacal. Helléniste et latiniste de premier ordre, il put lire Hippocrate, Galien, Dioscoride, Pline, Celse, et se prit d'une noble passion pour l'art médical. Si, en effet, il fut moine par hasard, c'est de propos délibéré qu'il se fit médecin. Le 17 septembre 1530, nous le voyons immatriculé comme élève à la Faculté de médecine de Montpellier. Le 1er décembre, il passe son baccalauréat et, à cette occasion, fait quelques leçons sur les *Aphorismes* d'Hippocrate et l'*Ars parva* de Galien.

Bien que simple bachelier, il est nommé en décembre 1531, médecin de l'Hôtel-Dieu de Lyon, et prend le titre de docteur, quoique ce grade ne lui ait été conféré que beaucoup plus tard : il n'existait pas alors de lois sur l'exercice illégal de la médecine.

1. La date de sa naissance est âprement discutée.

Doué d'une humeur aventureuse, il entreprend à maintes reprises et sans autorisation, de petits voyages de quelques semaines et même de quelques mois, au grand détriment de ses malades. La haute bureaucratie hospitalière s'assemble pour remédier à cet état de choses ; elle s'adjoint le conseil de ville, composé de deux changeurs, deux drapiers, un marchand (?), un greffier, un épicier, un ferblantier et un marchand de sel. Cette réunion plébéienne, incapable d'apprécier la valeur d'un homme tel que Rabelais, le met en disponibilité pour le remplacer par un certain Du Castel (1535).

Sans insister, Rabelais retourne à Montpellier, travaille quelque temps et passe sa licence en avril 1537. Il ne lui restait plus qu'à subir les épreuves du Doctorat, lequel n'était pas, à proprement parler, un examen, mais plutôt une brillante cérémonie ; aussi la nommait-on *Actus triumphalis*.

A la veille d'une pareille fête, les cloches de Saint-Firmin sonnaient à majestueuse volée ; le lendemain, la Faculté en robe se rendait au complet à l'église de Notre-Dame-des-Tables, où se faisait une véritable orgie de discours : le prieur de Saint-Firmin parlait le premier, puis c'était le tour des maîtres et enfin des simples écoliers. Au milieu de flots de prose et de vers, Apollon, les Muses, les déesses, la Vierge, les saints majuscules, étaient supposés, dans un langage ampoulé venir adresser leurs félicitations au candidat. Pour terminer, le nouveau docteur recevait des mains du prieur le livre d'Hippo-

crate (comme sujet constant de méditation), le bonnet carré, la ceinture dorée et l'anneau, puis il faisait le tour de l'assemblée, distribuant aux dames des gants, des dragées, des confitures et autres friandises. Au sortir de l'église, les étudiants, musique en tête, allaient s'enfouir au fond d'un cabaret et n'en sortaient, après un plantureux festin dûment arrosé, que pour mener grand train par la ville, casser force lanternes et parfois rosser le guet.

A la suite de sa réception, Rabelais commença un cours sur les *Pronostics* d'Hippocrate et fit quelques leçons d'anatomie avec démonstration sur le cadavre, ainsi que nous l'indique une poésie latine d'Etienne Dolet (1538). Dans cette pièce de vers, il s'agit d'un pendu disséqué par Rabelais en présence d'une nombreuse assistance et qui est censé avoir la parole et se congratuler lui-même de servir à un spectacle aussi instructif et aussi édifiant.

Successivement médecin particulier du cardinal du Bellay (1533) et du cardinal de Langey (1539), en 1546, Rabelais partit pour Metz ; son ami l'éditeur Etienne Dolet venait d'être brûlé comme hérétique et, comme Rabelais ne soutenait les principes de Dolet que « jusques au feu exclusivement », il jugea prudent de se réfugier au voisinage de la frontière. Cette même année 1546, des registres de la ville de Metz nous le montrent attaché comme médecin à l'hôpital Saint-Nicolas, aux gages de la ville. Incapable de mener une vie sédentaire, il reçut son congé en juin 1547, et recommença ses pérégrinations en compagnie du cardinal Du Bellay.

La protection du cardinal de Châtillon le fit nommer curé de Meudon (1550), charge suffisamment rémunératrice pour lui permettre de vivre à l'abri du besoin. Il dut résilier ses fonctions en 1552, sans doute en présence du scandale que causa la publication de son IVe livre de *Pantagruel*, encore plus agressif que les précédents à l'égard de la religion ; la Faculté de théologie s'empressa en effet de faire suspendre par le Parlement la vente de l'ouvrage.

La date de la mort de Rabelais est aussi incertaine que celle de sa naissance ; on la rapporte généralement à l'an 1553. Il mourut à Paris, rue des Jardins, et fut enterré au cimetière de Saint-Paul.

La science médicale de Rabelais est des plus vaste et ce n'est pas un des moindres charmes de ses satires, que de voir les expressions techniques d'anatomie et de pathologie coudoyer les termes d'une procédure embrouillée et d'une philologie fantaisiste. Dans le *Gargantua* et le *Pantagruel*, nous trouvons à chaque pas les manifestations d'une science solide. Les expressions d'anatomie y sont employées à profusion et avec beaucoup de justesse : « Il chocqua doncques si roidement sus eux, sans dire gare, qu'il les renversoit comme porcs, frappant à tort et à travers, à la vieille escrime. Es uns, escrabouilloit la cervelle, es aultres rompoit bras et jambes, es aultres deslochoit les spondyles du col, es aultres demoulloit les reins, avalloit le nez, poschoit les yeulx, fendoit les mandibules, enfonçoit les dents en la gueulle, descrouloit les omoplates, sphaceloit les greves (1), desgondoit les ischies, debezilloit les faucilles (2)... Si aulcun sauver se vouloit en fuyant, à iceluy faisoit voler la teste en pieces par la com-

1. Les jambes.
2. Radius et cubitus.

missure lambdoïde... A d'aultres donnant sur la faulte des costes, leur subvertissoit l'estomac et mouroient soubdainement : es aultres tant fierement frappoit par le nombril, qu'il leur faisoit sortir les trippes ; es aultres, parmy les couillons, persoit le boyau cullier (1)... »

Les exemples similaires fourmillent : « Soubdain après, tira son dict bracquemart et en férut l'archier, qui le tenoit à dextre, lui coupant entièrement les venes jugulaires et artères sphagitides (2) du col, avec le gargacon, jusque es deux adenes : et, retirant le coup, luy entrouvrit la moëlle spinale, entre la seconde et tierce vertebre (3) ». Des anatomistes désœuvrés se sont complu à rechercher si réellement une arme pouvait d'un seul coup blesser les organes ci-dessus mentionnés et dans leur ordre d'énumération ; ils ont conclu par l'affirmative.

Les connaissances physiologiques de Rabelais sont un reflet bien curieux des erreurs de son siècle : le mécanisme de la double circulation du sang était inconnu à l'époque : les phénomènes de la digestion étaient bizarrement interprétés et le foie et la rate remplissaient de surprenantes fonctions : « L'appetit en l'orifice de l'estomach, moyennant un peu de mélancholie aigretté (4) que luy est transmis de de la ratelle (!), admoneste d'enfourner viande. La

1. L. I, ch. 17.
2. Artères carotides.
3. L. I. Ch. 44.
4. Suc gastrique.

langue en fait l'essay, les dents la maschent, l'estomach la reçoit, digere et chylifie. Les venes mesaraïcques en sugçant ce que est bon et idoine, delaissent les excrements (lesquels par vertu expulsive sont vuidés hors par exprès conduits) puis la portent au foye ; il la transmue derechef *et en fait sang*... Adonc chascun membre se prépare et s'évertue de nouveau à purifier et affiner cestuy trésor. Les roignons, par les venes emulgentes, en tirent l'aiguosité, que vous nommez urine et par les ureteres la découlent en bas. Au bas, trouve receptacle propre, c'est la vessie, laquelle en temps opportun la vuide hors. *La ratelle en tire le terrestre et la lie que vous nommez melancholie. La bouteille du fiel en soubstraict la cholere superflue.* Puis, est transporté en une autre officine, pour mieulx estre affiné, c'est le cœur lequel par ses mouvements diastolicques et systolicques, le subtilie et enflambe tellement que, par le ventricule dextre, le met à perfection et, *par les venes*, l'envoye à tous les membres. Chascun membre l'attire à soy et s'en alimente à sa guise... Par le ventricule gauche, il le fait tant subtil qu'on le dit spirituel et l'envoye à tous les membres *par ses artères*, pour l'aultre sang des venes eschauffer et esventer. Le poulmon ne cesse, avec ses lobes et soufflets, *le refraischir*. En recongoissance de ce bien, le cœur luy en départ le meilleur, par la vene artériale (1). Enfin, tant est

1. Il s'agit de l'artère pulmonaire et non de l'aorte, comme le prétend Brémond.

affiné dedans le retz merveilleux (1) que, par après, en sont faicts les esprits animaulx, moyennant lesquelz elle imagine, discourt, juge, résouldt, delibere, ratiocine et rememore ».

Il est assez difficile de juger des connaissances obstétricales de Rabelais. Un passage très bref du *Gargantua* nous met à même de constater que la physiologie de l'accouchement n'était pas complétement obscure au XVI^e^ siècle et que le toucher vaginal était de pratique courante : « Peu de temps après, elle commença à souspirer, lamenter et crier. Soubdain vindrent à tas sages femmes de tous costés. Et la tastans par le bas, trouverent quelques pellauderies (2) assez de maulvais goust, et pensoient que ce fust l'enfant ; mais, c'estoit le fondement qui lui escappoit ».

1. Réseau artériel, que les anatomistes plaçaient sur les côtés de la selle turcique.
2. Membranes.

Malgré ou plutôt à cause de sa profonde érudition, Rabelais est un praticien hésitant ; sa foi en l'art médical ne demande qu'à se laisser ébranler. La thérapeutique qu'il préconise, celle qu'il croit efficace, est d'une simplicité biblique : tous les efforts du médecin à l'égard du malade doivent « tendre à une fin, c'est le resjouir sans offense de Dieu et ne le contrister en façons quelconques ». Par ailleurs, il laisse entendre que tous les médecins « abhorrent les médicamens, jamais ne prennent médecine ».

Si Rabelais met en doute la valeur même de la science, il n'épargne pas non plus ses confrères et principalement les contemporains : « Certains hommes, qui sont parmi les médecins et passent pour tels, se trouvent, si on les examine à fond, vides de science, de bonne foi et de prudence, mais pleins d'arrogance, d'envie et d'ordures. Ils font leurs expériences en tuant les gens (comme Pline s'en est plaint jadis); et par eux, on est menacé de plus de péril que par la maladie elle-même. Maintenant enfin, ceux que recommande leur attachement à *la médecine ancienne et épurée* font leur chemin auprès des grands. Si cette opinion se fortifie et se répand, on

verra bientôt réduits à la besace ces charlatans et aventuriers, qui avaient entrepris d'appauvrir de long en large le corps humain ». A ne lire que ces lignes, il semblerait que Rabelais, adversaire déclaré des mires du moyen âge, fut l'aveugle disciple des maîtres de l'antiquité ; bien des analystes se sont laissé prendre à cette déclaration, qui paraît une déclaration de principe, une véritable profession de foi.

En réalité notre auteur ne croit pas à la dixième partie de ce qu'il avance. Ouvrons son *Gargantua* et nous ne tarderons pas à être édifiés sur sa prétendue vénération pour la médecine grecque et romaine. Au chapitre III du livre Ier « Comment Garangtua fut unze mois porté au ventre de sa mère », notre pince-sans-rire ne manque pas une excellente occasion de malmener Hippocrate, Pline et bien d'autres biologistes. Il commence par les appeler « anciens Pantagruélistes » ; *id est* d'intrépides buveurs ; « Messieurs les anciens Pantagruélistes ont conformé ce que je dis et ont déclaré non seulement possible, mais aussi, légitime l'enfant né de femme l'unzième mois après la mort de son mary : Hippocrates, lib. *de Alimento* ; Pline, lib. VII, cap. V.... et *mille aultres fols* », grâce auxquels fut votée une loi Gallus, relative à la contestation des naissances légitimes. Cette érudition n'est pas ainsi étalée en pure perte ; Rabelais en tire une de ces conclusions qu'il est généralement au désespoir de ne pouvoir déposer : « Moyennant lesquelles lois, les femmes

veuves peuvent franchement jouer du serrecropière à tous enviz et toutes restes, deux mois après le trespas de leur marys ».

Un peu plus loin, il signale un de ces remèdes invraisemblables dont Pline avait le secret et qu'il recommandait, suivant son habitude, sans même avoir cherché à en contrôler la valeur: « A la braguette de Gargantua est attachée une grosse esmerangde de la grosseur d'une pomme d'orange, car (ainsi que dit Orpheus, *libro de lapidibus*, et Pline, *libro ultimo*) elle a vertu érective et confortative du membre naturel ». Pour terminer, notre satirique traite Pline de menteur, insinuant que la « vie très horrifique du grand Gargantua » est parole d'évangile en comparaison de l'*Histoire naturelle*, en quoi il n'exagère que médiocrement : « Mais vous seriez bien davantage esbahis et estonnés, si je vous exposois présentement tout le chapitre de Pline, auquel parle des enfantements estranges et contre nature. Et toutefois *je ne suis point menteur tant asseuré comme il a esté* ».

On nous objectera peut-être que Pline n'était pas à proprement parler un médecin. S'il n'exerça pas la médecine à Rome, son *Histoire naturelle* n'en est pas moins une volumineuse compilation dans laquelle s'entassent toutes les superstitions pathologiques et thérapeutiques qui circulaient au premier siècle de notre ère.

Veut-on d'ailleurs avoir la certitude que Rabelais épargnait peu les grands pontifes de la médecine

ancienne ? Feuilletons le *Tiers livre*, pour nous arrêter au XIII[e] chapitre. Toute cette discussion follement amusante, dans laquelle Panurge se demande s'il s'en reposera sur la foi des songes, pour savoir s'il sera « coqü, Dieu et sa femme aidant » est un long sarcasme, qui vise la grande majorité des médecins de l'antiquité et très particulièrement Hippocrate (1), qui écrivait ces lignes : « Si on voit les astres, c'est un bon signe ; si on voit des taches sur la lune, il faut avaler un émétique ; si on voit dans le ciel des feux et de la chaleur, c'est un signe d'excès de bile ; des arbres dépouillés indiquent un manque de sperme ».

Pline, sur le même sujet, avait gravement consigné (d'après Démocrite, il est vrai) des recettes magiques encore plus précieuses : « Démocrite assure que, si on arrache la langue à une grenouille vivante, sans aucune des parties auxquelles elle tient et si, après avoir laissé tomber la grenouille dans l'eau, on applique cette langue à l'endroit où le cœur bat, sur une femme endormie, cette femme répondra avec exactitude à toutes les interrogations (2) ».

Quelle confiance Rabelais put-il avoir en Celse, qui passe cependant pour un des médecins les plus sérieux de l'antiquité, lorsqu'il en vint à lire des passages dans le genre de celui-ci : « Si l'on souffre de la rate, l'onguent (à employer) sera formé d'écor-

1. Hippocrate, *Des songes*.
1. Pline, Liv. XXXII.

ces de gland broyées avec partie égale de nitre et arrosées de très fort vinaigre. Dès que le mélange a pris la consistance du cérat, on l'étend sur un linge trempé d'avance dans l'eau froide ; et dans cet état on l'applique, sans oublier de répandre par-dessus de la farine d'orge. Mais on ne doit pas le laisser en place plus de six heures, de peur qu'il ne détruise la rate » (1).

Les citations de ces trois auteurs nous suffiront ; il serait aisé, mais peu intéressant de glaner dans Galien, Dioscoride, Nicandre, Hérophile, Oribase ou même Avicenne, des formules baroques de la valeur de celles que nous venons de reproduire. En présence de ces absurdités si nombreuses qui émaillent les œuvres des médecins anciens les plus fameux, comment Rabelais, sarcastique et sceptique, eût-il pu résister à l'envie de dire sa pensée sur les princes de la science ? Comment eût-il pu accepter sans contrôle une thérapeutique, qui ressortissait plus souvent à la sorcellerie qu'à la pharmacodynamie ? Aussi n'est-il pas étonnant de le voir railler la médecine de l'antiquité non pas directement et méthodiquement, ce qui est le fait d'un critique, non d'un satirique, mais en extrayant quelques aphorismes des cliniciens grecs ou romains et en les citant au milieu d'un tableau burlesque, afin d'en faire mieux éclater l'inanité.

Si nous insistons sur cette défiance de Rabelais vis-

1. Celse, Liv. V.

à-vis des classiques, c'est qu'elle fut, au XVIe siècle, un brevet d'originalité, qui donna à l'auteur de *Pantagruel* une figure singulière et qu'elle eut une influence décisive sur son attitude de clinicien ; chez Rabelais, le savant énuméra parfois complaisamment les préparations officinales et leurs indications, mais jamais le clinicien n'accorda sa confiance aux médicaments.

En 1532, par un concours fortuit de circonstances, Rabelais fut mis en présence de Jehan Canappe, alors occupé à traduire les livres de Galien relatifs à la chirurgie. Cette traduction lui révéla l'existence d'un appareil à fractures de jambe, inventé par Hippocrate et qu'un médecin de Pergame, contemporain de Galien, avait, paraît-il, notablement perfectionné. Frappé des inconvénients que présentait l'appareil décrit par Galien, Rabelais en fit sur papier une reconstitution, en le modifiant et l'améliorant et le baptisa du nom barbare de *glossocomion*. Ce schéma a été reproduit dans un opuscule de Heulard (1). Cette figure éveille l'idée d'un de ces catapultes gallo-romains, qui sont l'ornement de nos musées : ce ne sont que grossières solives, montants latéraux énormes, cordes épaisses ; et cependant cet engin marquait un sensible progrès en chirurgie. Dans les fractures de cuisse, avant le XVI^e^ siècle, on pratiquait l'extension manuelle, puis on appliquait des attelles, qu'on maintenait par des liens circulaires. Si fruste soit-il, le glossocomion se réclame de la

1. Heulard, *Rabelais chirurgien.*

méthode de l'extension et de la contre extension : deux tractions en sens inverse s'exerçant au moyen de deux liens appliqués l'un au-dessus, l'autre au-dessous du foyer de la fracture, empêchent le chevauchement des fragments.

Paracelse employait pour arriver au même but deux anneaux de fer qu'une vis agrandissait ou rétrécissait à volonté (l'un au-dessus, l'autre au-dessous de la fracture) ; deux tiges métalliques rigides reliaient les deux anneaux et permettaient de les écarter ou de les approcher l'un de l'autre. Peu après son apparition, le glossocomion se substituait insensiblement aux appareils similaires ; quelques années plus tard, Ambroise Paré donnait dans ses œuvres la figure d'un appareil qu'il prétendait être de son invention personnelle, mais qui, à vrai dire, n'est que la copie presque textuelle du glossocomion.

Un autre instrument dû à l'initiative de Rabelais, le *syringotome*, n'est plus une simple rénovation, mais une véritable création. Galien, dans son VIe livre (*De la méthode thérapeutique*), mentionne bien le syringotome, mais oublie de le décrire. Le syringotome dont nous nous occupons, se compose d'une lame tranchante à extrémité mousse, pouvant entrer dans un manche creusé ad hoc et en sortir au moyen d'un mécanisme fort simple : en somme c'est un bistouri boutonné à lame mobile. Cet instrument était utilisé pour l'incision du péritoine dans les plaies pénétrantes de l'abdomen : on introduisait d'abord le manche à l'entrée de la plaie et on faisait

ensuite lentement sortir la lame. Cet instrument ne constitue pas une découverte bien remarquable, le jeu du couteau dans son manche étant au moins inutile pour l'incision du péritoine et rendant difficile l'asepsie du bistouri.

C'est s'avancer beaucoup que de chercher à esquisser la thérapeutique employée par Rabelais dans sa clientèle. Et d'abord, eut-il une clientèle? Le bibliophile Jacob prétend que Rabelais, étant médecin de l'Hôtel-Dieu de Lyon, avait ouvert en ville une sorte de dispensaire, où il donnait des consultations et traitait à sa façon les goutteux et les scrofuleux. L'érudition, sujette à caution, du bibliophile Jacob ne nous permet pas d'admettre une assertion que tout, au contraire, tend à démentir: les pérégrinations perpétuelles de Rabelais le mettaient dans l'impossibilité matérielle de se créer une clientèle stable; ensuite, nous le voyons, précisément pendant son séjour à Lyon, employé à des travaux de correction typographique chez l'éditeur Sébastien Gryphe, ce qui paraît parfaitement incompatible avec les soins à donner à une « nombreuse et solvable clientèle », pour nous servir de l'expression de de Valous; enfin, étant à Metz en 1547, il écrit au cardinal Du Bellay une épître en termes si pressants pour lui demander quelque argent, que nous sommes obligé de conclure à l'absence de tout client. D'ailleurs Rabelais ne fut-il pas le médecin particulier successivement du cardi-

nal Du Bellay, puis du cardinal de Langey; cette grasse sinécure lui interdisait moralement la menue clientèle de quartier.

La seule consultation que nous sachions avoir été demandée à Rabelais est d'un ordre si spécial que nous ne la rapportons qu'à titre de simple curiosité. En 1540, étant à Turin, il reçut une lettre de Pélicier, évêque de Narbonne (à l'époque les prélats s'intéressaient volontiers et ouvertement aux sujets scabreux), le priant de lui donner son avis sur le cas suivant : Philippus Saccus, président de Milan, a pris conseil des docteurs de Bologne et de Venise, pour savoir si une fille, qui vient de lui naître, peut être considérée comme légitime. C'est le 26 octobre 1539, à la quatrième heure de la nuit avant la pleine lune, que le président « s'assembla la première fois avec sa femme » et les neuf mois réglementaires étaient loin de s'être écoulés depuis cette heureuse contingence, lorsqu'est née une fille superbe, paraissant à terme. La réponse à cette question litigieuse ne nous est point parvenue.

Nous n'avons malheureusement plus aucune ordonnance délivrée par Rabelais ; mais en lisant ses œuvres, nous pouvons nous convaincre qu'il possédait d'une manière impeccable la matière médicale et la pharmacologie de mode à son époque. Il montre à l'occasion sa science si étendue, nommant sans y attacher d'importance les remèdes les plus estimés ou, ce qui est plus grave, en faisant un éloge si hyperbolique dans des circonstances grotesques, qu'il est

impossible de ne pas voir là un trait satirique à l'adresse de la thérapeutique.

Nous n'énumérerons, parmi les plantes citées par Rabelais, que celles utilisées comme médicaments : plus de deux cents figurant à divers titres dans ses ouvrages, ce serait un travail fastidieux que de les rappeler toutes.

C'est d'abord l'*ancolie* (*aquilegia vulgaris*), qui s'ordonnait en infusion, comme diaphorétique dans les maladies éruptives.

Puis le *safran*, qui arrête le cœur « par résolution et dilatation superflue ».

Le *chou*, préconisé contre les inflammations chroniques du poumon.

La *vigne*, vulnéraire.

Le *verbascum*, le *bechium* (aujourd'hui *tussilage* (1), béchiques.

La *mercuriale*, purgative.

L'éryngion (ou *panicant* ou chardon à cent têtes) était, d'après Galien, bon contre la colique.

L'eau de *rose* et l'eau d'*ange* sont recommandées comme astringentes pour les toilettes vaginales et, pour ce, très appréciées des dames. L'eau de rose était en outre, ainsi que le vinaigre, jugée capable de faire cesser les évanouissements : « et y fussent encores, sinon qu'on apporta force vinaigre et eau rose, pour leur faire revenir le sens et entendement accoustumé ».

1. De *tussis*, toux et *ago*, je chasse.

Naturellement, les *châtaignes*, arrosées de vin doux, qui procurent les digestions retentissantes, n'ont garde d'être omises : « Apporte le fruict : ce sont chastaignes du bois d'Estroc ; avecques bon vin nouveau, vous voyla composeur de peds ».

Il existe par bonheur une certaine *huile de maguelet*, faite des fruits d'un cerisier (mahaleb) d'Alsace, douée de propriétés exactement opposées et qui était réputée dans les maladies venteuses.

Mentionnons d'autres plantes d'un usage plus convenable : l'*aristoloche*, dont la racine était employée comme tonique et emménagogue ; les anciens lui accordaient la propriété de favoriser l'écoulement des lochies, d'où son nom.

Le *lichen*, qui guérit de l'affection homonyme.

La *mauve*, qui mollifie.

Le *callithricum*, qui fait pousser une opulente chevelure.

La *graine de fougère*, conseillée en cas d'avortement.

L'*alyssum*, plante qui, d'après Pline, préservait de la rage (du reste aujourd'hui, on la nomme *passe-rage*).

L'*éllébore* jouit longtemps de la réputation d'être purgative et d'être souveraine dans le traitement de l'aliénation mentale, ainsi que nous l'apprennent Rabelais : « Et luy conseilloit prendre quelque peu de ellebore, afin de purger cestuy humeur en luy peccant » — et La Fontaine :

« Ma commère il faut vous purger.
« Avec quatre grains d'éllébore ».

L'*achillea millefolium*, vulgairement *herbe au charpentier*, ou *saigne-nez*, est employée chez Rabelais comme hémostatique et cicatrisant par un lion candide, mis en présence d'une de ces plaies étranges, toujours prêtes à se rouvrir, dont le seul aspect fit fuir le diable de Papefiguière (1).

Le suc desséché des *Euphorbes* est sternutatoire : Panurge, en garçon avisé, en avait saupoudré son mouchoir, et le présentant aux belles et honnêtes dames « le secouoit bien fort à leur nez et les faisoit esternuer quatre heures sans repos ».

Que dire de la *mandragore*, cette plante aussi énigmatique que le lièvre marin de Pline ou la licorne des contes du moyen âge ? C'est en réalité une solanée légèrement narcotique dont Anatole France a délicieusement retracé les influences occultes dans ces quelques lignes : « Marchez avec précaution ; ce sentier a ceci de dangereux qu'il est bordé de mandragores qui, la nuit, chantent au pied des arbres. Elles sont cachées dans la terre. Gardez-vous d'y mettre le pied : vous y prendriez le mal d'aimer (2) ou la soif des richesses et vous seriez perdus, car les passions qu'inspire la mandragore sont mélancoliques. Je demandai comment il était possible d'éviter ce danger invisible. M. d'Astarac

1. Contes de La Fontaine, *Le Diable de Papefiguière*.

2. Notons que, tout au contraire, Rabelais range la mandragore parmi les anaphrodisiaques.

me répondit qu'on y pouvait échapper par intuitive divination et point autrement (1) ».

Au chapitre XXXIV du 1er livre, il est fait mention de cet *or potable*, qui conserva longtemps l'estime générale. Il contenait une solution de chlorure d'or et une essence volatile et passait pour guérir la peste ou la lèpre et conserver la jeunesse. Brantôme, venant à parler de la duchesse de Valentinois, qui à soixante-dix ans présentait encore un visage agréable, attribuait cette surprenante conservation aux bienfaits de l'or potable : « Tous les matins, elle usoit de quelques bouillons composés d'or potable ».

Voici maintenant un excellent remède pour les goutteux : la *cuisse de levraut*. Les propriétés inattendues de la cuisse de levraut marquent une réminiscence de Pline : « On allège les douleurs de la goutte, en portant toujours sur soi un pied de lièvre coupé à l'animal vivant ». Celse avait déjà prétendu que le lièvre était diurétique (2).

Divers animaux sont encore l'origine de certaines ressources thérapeutiques : les *hannetons* étaient jugés excellents contre la morsure des chiens enragés.

Les *caqueroles* (escargots) étaient considérés à Montpellier comme un précieux béchique.

Les excréments eux-mêmes des animaux étaient utilisés dans l'ancienne pharmacopée, comme Rabelais le donne à supposer : « Et y sinapisa de pouldre

1. A. France, *La Rôtisserie de la reine Pédauque.*
2. Celse, II. 31.

de diamerdis ». Cette poudre qui a une composition analogue à celle de la poudre de Perlinpinpin, fait allusion à cet emploi incompréhensible de la fiente. Quelques années plus tard, Montaigne disait : « Le chois de la plupart de leurs drogues est aulcunement mystérieux et divin, le pied gauche d'une tortue, l'urine d'un lézard, la fiente d'un éléphant, les crottes de rat pulvérisées et telles aultres singeries, qui ont plus le visaige d'un enchantement magicien que de science solide ».

Nous devons maintenant mentionner une série d'agents physiques pouvant servir de remèdes ou tout au moins ayant une action physiologique très nette. Le traitement de la sciatique par la révulsion cutanée est déjà révélé par Panurge : « Mais notez que cestuy rostissement me guérit d'une ischiatique entièrement à laquelle j'estois subject plus de sept ans, du costé auquel mon rostisseur s'endormant me laissa brusler ».

Si Rabelais parle de l'influence de la lune qui « faict les catarrhes », il se moque d'un préjugé populaire ; un contemporain, le poète burlesque Merlin Coccaie (1) disait : « Les medecins ont esgard à la vertu de la lune, quand ils veulent bailler une médecine à un malade ; aultrement elle feroit jeter hors trippes et boyaux. » Ambroise Paré lui-même avait le front d'écrire ce qui suit : « La lune estant humide (lors

1. Merlin Coccaie (1491-1544) composa une *Histoire macaronique*, prototype de Gargantua.

principalement qu'elle est pleine) remplit le corps d'humidité superflue dont survient pourriture ».

Les constipés, les dysuriques et les impuissants connurent un terme à leurs maux lorsqu'ils lurent cette phrase : « Jamais ne puissiez-vous fianter que à sanglades d'estrivières ! jamais pisser que à l'estrapade, jamais eschauffer que à coups de baston ! » Est-il vrai qu'une bonne volée d'étrivières ou de sangles soit laxative ou diurétique, nous n'oserions l'affirmer. Pour ce qui est de la fustigation comme excitant génésique (1), c'est une constatation qui a été faite de la plus haute antiquité et bien des exemples historiques le prouvent surabondamment : Henri III et J.-J. Rousseau étaient masochistes.

Nous en arrivons très naturellement à parler des aphrodisiaques dont la nomenclature est représentée chez Rabelais avec grand luxe. Théophraste avait narré sur la puissance des aphrodisiaques des histoires à sommeiller debout (tel le cas de cet individu qui, par le seul contact d'une certaine herbe put satisfaire à soixante-dix femmes). Il faut donc voir une satire de Théophraste dans cette boutade du Tiers-Livre : « Vis-tu oncques le froc du moine de Castres ? Quand on le posoit en quelque maison, fust à découvert fust à cachettes, soubdain par vertu horrifique, tous les manans et habitans du lieu entroient en ruyt, bestes et gens, hommes et femmes, jusques aux ratz et aux chatz ».

1. Voir Meibomius. *De flagrorum usu in re venerea* et Cabanes, *La Flagellation*, in *Indiscrétions de l'Histoire*.

Par contre « certaines plantes et drogues rendent l'homme refroidy, maléficié et impotent à la génération. L'expérience y est en *nymphea*, *heraclia*, *amerine*, *saule*, *chénevé*, *périclymenos*, *tamarix*, *vitex*, *mandragore*, *ciguë*, *orchis le petit*, la peau d'un *hippopotame* et aultres ». La plupart de ces plantes avaient une réputation usurpée et que les médecins leur avaient octroyée sur l'autorité de Pline: « La graine de chanvre détruit toute vertu génératrice dans l'homme », et de Dioscoride qui rapporte qu'aux sacrifices de Cérès, les Athéniennes qui voulaient faire hommage de leur virginité, couchaient sur des feuilles de vitex. La ciguë était consommée quotidiennement par les prêtres égyptiens, qui préféraient conserver leur chasteté.

D'autres plantes sont encore célébrées, qui combattent la paillardise des « ribaulds moines » ou des « nonnains vicieuses » : le *nénuphar* et la *semence de saule*. Ces vertus hypothétiques sont, pour le nénuphar, confirmées par Rembert Dodoens, dans son *Histoire des Plantes* (1557) : « La racine et semence de nénuphar blanc sont fort utiles contre l'appétit du jeu d'amour, si on en boit la décoction ou si on en use en poudre, car elles sèchent la semence naturelle et font que l'homme vit en chasteté ». Un siècle plus tard, en 1648, voici ce que Schroder déclarait dans sa *Pharmacopée raisonnée :* « Le principal usage du saule est d'éteindre l'appétit amoureux désordonné, surtout celui des femmes, que cette plante peut rendre stériles. »

A la suite de ces remèdes problématiques, nous devons signaler une recette culinaire que Rabelais découvrit pendant son séjour à Montpellier : nous voulons parler du *garum*. C'était une sauce verte épicée, dont on trouve la mention dans Dioscoride et Pline (1) et qu'Horace avait célébrée dans ses poésies ; au XVI^e^ siècle, la formule en était perdue. Ce *garum* (qu'il ne faut pas confondre avec l'élixir de Garus, mixture formée d'aloès, de myrrhe, de muscade, de girofle, de cannelle et de safran, macérés dans l'alcool) se prépare à l'aide d'un poisson nommé *garus*,

1. Voici le passage que nous avons trouvé en lisant Pline, et qui a trait au *garum* : « On nomme garum une autre espèce de liqueur fort recherchée. On le prépare avec des intestins de poisson et d'autres parties qu'autrement on jetterait ; on les fait macérer dans le sel, de sorte que c'est le résultat de la putréfaction de ces ingrédients. Le garum se faisait autrefois avec un poisson appelé *garus* par les Grecs, qui prétendaient que la vapeur de sa tête brûlée avait la propriété de faire expulser le placenta. Aujourd'hui, le meilleur se fait avec le scombre, dans les poissonneries de Carthage Spartaria. On l'appelle le garum des alliés, et deux conges (6 lit. 48) ne se payent guère moins de mille pièces d'argent. Il n'y a pour ainsi dire pas de substance, à l'exception des parfums, qui se paye aussi cher (Pline, XXXI, 43).

qu'on laisse séjourner dans du sel. Au lieu de ce dernier poisson, on peut en utiliser d'autres, tels que l'anchois ou la sardine. Ayant confectionné ce condiment, Rabelais en envoya un échantillon à Etienne Dolet, en lui en vantant en vers latins, non seulement le goût exquis, mais aussi les vertus curatives : « Ce garum, que nos médecins ne connaissent plus, et que leurs prédécesseurs estimèrent tant, je te l'envoie. Tu ajouteras à ton gré du vinaigre et de l'huile ; il en est cependant qui préfèrent le goût du beurre. Pour toi, qui passes ta vie courbé sur les livres, *il n'est point de meilleure préparation pour te rendre l'appétit, te balayer les humeurs et te relâcher plus commodément le ventre.* » C'était donc un excitant de la motilité et de la sécrétion gastro-intestinale, comme les condiments et les épices en général.

Ce garum eut une prompte fortune et, dans mainte ville, on vit des marchands ambulants « crier la saulce verde ». Marot et Dolet en firent un pompeux éloge, le premier en vers français, le second en vers latins ; mais la vogue passa insensiblement, et actuellement on ne l'emploie plus que dans quelques villes du midi et encore sa fabrication est-elle profondément modifiée.

Quoi que Rabelais eût dit de son garum dans sa lettre à Etienne Dolet, il ne tarda pas à se moquer lui-même de sa trouvaille, comme on peut s'en convaincre en parcourant le deuxième chapitre du Tiers-Livre : « Vous faites belle saulce verde, de légière concoction, de facile digestion, laquelle vous espa-

nouist le cerveau, esbaudit les esprits animaulx, resjouit la veue, ouvre l'appetit, délecte le goust, assère le cœur, chatouille la langue, fait le tainct clair, fortifie les muscles, tempere le sang, allegre le diaphragme, refraischit le foye, desoppile la ratelle, soulaige les roignons, assouplit les reins, desgourdit les spondiles, vuide les ureteres, dilate les vases spermaticques, abbrévie les cremasteres, expurge la vessie, enfle les genitoires, corrige le prépuce, incruste le balane, rectifie le membre ; vous fait bon ventre, bien rotter, vessir, peder, fianter, uriner, esternuer, sangloutir, toussir, cracher, vomiter, baisler, moucher, haleiner, inspirer, respirer, ronfler, suer, dresser le virolet, et mille aultres rares advantaiges ».

Si Rabelais fut « l'honneur de la médecine, pouvant rappeler les morts des portes du tombeau et les rendre à la lumière (1) », il dut le plus pur de sa célébrité à la cure des maladies vénériennes. La blennorragie ne l'occupa que médiocrement et il n'y fait allusion que dans un seul passage de ses œuvres : «... luy print une pisse chaulde, qui le tourmenta plus que ne penseriez. Mais ses médecins le secoururent très bien ; et *avecques force de drogues lénitives et diuréticques*, le firent pisser son malheur ». Il faut ajouter à cette liste, des purgatifs drastiques ou des hydragogues, soit « quatre quintaulx de scamonnée colophoniaque, six vingts et dix-huit charretées de casse, onze mille neuf cents livres de rheubarbe, sans les aultres barbouillements ». Ce traitement est loin d'être ridicule, aussi notre auteur ne songe-t-il guère à le critiquer, mais ce qui l'exaspère, c'est de voir que bien des médecins s'occupent de discuter la pathogénie de cette « pisse chaulde » et cette perte de temps lui suggère d'amères pensées : « Et m'esbahis grandement d'un

1. Poésie latine d'Et. Dolet (1536).

Les médecins du xv[e] siècle héritèrent de cette méthode thérapeutique et n'employèrent d'abord que des préparations très étendues (l'onguent de Torella était à 1/40) ; mais les premiers résultats ayant été encourageants, ils augmentèrent les doses jusqu'à ce qu'ils en vinssent, au xvi[e] siècle, à barbouiller les patients des pieds à la tête ; l'eau de bardane était quelquefois donnée comme auxiliaire de ce traitement. Le résultat ne se faisait guère attendre : le malade était frappé d'une stomatite formidable, qui fut signalée par Ulrich de Hutten (1) et que Rabelais décrivit dans un de ses prologues : « O quantesfois nous les avons veu, à l'heure qu'ilz estoient bien oingts, et engraissés à poinct, et le visaige leur reluisoit comme la claveure d'un charnier et les dents leur tressailloient comme font les marchettes d'un clavier d'orgue ou d'espinette, quand on joue dessus, et que le gosier leur escumoit comme à un verrat que les vaultres ont aculé entre leur toiles ».

Par ailleurs, au chapitre où Epistémon rapporte ce qu'il a vu aux Enfers, Rabelais rappelle encore le traitement par les onctions dans cette phrase : « Le pape Sixte estoit *gresseur de vérole*. — Comment ! dist Pantagruel, y a-t-il des vérolés de par de là ? — Certes, dist Epistémon, je n'en vis onques tant, il y en a plus de cent millions. Car croyez que ceux qui n'ont eu la vérole en ce monde-cy, l'ont en l'autre ».

1. Ulrich de Hutten. *La maladie française.*

Le badigeonnage terminé, les malades, étant *à jeun*, étaient invités à pénétrer dans une vaste étuve si chauffée que, par aventure, quelques-uns d'entre eux tombaient asphyxiés dès l'entrée. Ceux qui n'avaient pas les moyens de se faire soigner dans une étuve, étaient alignés dans un four où les infirmiers leur jouaient parfois la lamentable plaisanterie de les oublier et où on les retrouvait plus tard, métamorphosés en fumerons. La cure par l'étuve durait de vingt à vingt-cinq jours. La plupart des malades, d'après Ulrich de Hutten, débilités soit par ces transpirations exagérées, soit par l'administration du mercure à doses toxiques, soit par les désordres graves en rapport avec la stomatite, mouraient en quelques jours. Les autres menaient une existence misérable et un sur cent à peine échappait aux médecins.

Dans les grandes villes de France, les étuves manquaient d'autant moins que beaucoup d'entre elles étaient à la fois des maisons de santé et des lieux de rendez-vous. Ainsi, en arrivant à Metz, Rabelais y trouva les étuves suivantes : l'étuve du Bas-Champé, signalée en 1266, les étuves de Tomboy en 1437 ; l'étuve aux hommes, rue du Poncel, en 1455, l'étuve près de Moulins, en 1463 ; plus tard, en 1571, un acte mentionnera une étuve de femmes, rue de Poncé ; peut-être même cette étuve était-elle déjà édifiée du vivant de Rabelais.

Ainsi traités, les syphilitiques étaient à peu près sûrs de leur affaire : chez des malades atteints d'une affection éminemment déglobulisante, on facilitait

l'hématopoièse en les mettant à une diète sévère, on les exposait ensuite aux brusques variations thermiques de l'étuve et, pour terminer, on les barbouillait de graisse et on les gorgeait de mercure.

Malgré ce traitement poussé à l'extrême, la syphilis du XVI^e^ siècle revêtait des formes graves, et voici un passage de Rabelais où il est fait mention de la labialite syphilitique tertiaire, des exostoses des doigts et de la laryngite spécifique : « Panurge contrefaisoit ceux qui ont eu la verole, car il tordoit la gueulle et retiroit les doigts et, en parole enrouée, leur dist... »

En outre, ces malheureux s'ennuyaient « pour plus de cinquante francs » par jour et mouraient autant d'ennui que de leur mal. Rabelais, sceptique, et pour cause, sur la valeur du traitement diaphorétique, imagina de soigner l'esprit en même temps qu'il soulageait le corps. Il entreprit de faire rire les malades de leurs propres souffrances, en commençant, par exemple, par en donner une étiologie des plus fantaisistes : c'est ainsi qu'Etion, ancêtre de Gargantua « eut la verole pour n'avoir beu frais en esté ». Cette curieuse pathogénie est une critique transparente des aberrations qui eurent cours à l'époque. Stéber, le premier (1494), attribuait l'origine de la syphilis à la conjonction des planètes. Cette stupidité fut réimprimée et colportée pendant plus de trente ans. Grünbeck déclara ensuite que la syphilis était engendrée par la bile qui se mêlait à la pituite ; Léoniceno mit en avant le paludisme comme cause première. Toutes ces explications semblant

peu satisfaisantes, divers auteurs en vinrent alors à accuser l'anthropophagie, la sodomie et la bestialité.

Ce désir de distraire ses malades et de chasser de leur esprit le tableau de leurs maux, Rabelais l'eut toute sa vie ; il l'exprima à maintes reprises et avec une certaine insistance ; un des nombreux griefs qu'il adresse aux « diables engipponnés », c'est d'avoir « tollu ses escrits es malades, es gouteux, es infortunés, pour lesquelz en leur mal esjouir (il) les avoit faicts et composés ». Cette opposition acharnée de ceux que sa satire avait blessés d'un coup terrible, nous est une preuve du succès rapide de ses publications ; il put conseiller de ne pas entreprendre la lecture de ses facéties « de haulte gresse », sans se faire au préalable, et par mesure de prudence, « relier le ventre avec bonnes grosses sangles ou bons gros cercles de cormier », pour ne pas claquer de rire ou s'envoler de joie. C'est ainsi qu'une idée philanthropique devint l'origine de ces farces colossales, qui ont valu à Rabelais la première place parmi les auteurs comiques français, chronologiquement et qualitativement.

En 1539, Rabelais, sous le pseudonyme d'Orchesino, augmentait la série de ses contes burlesques en publiant à Lyon un petit livre intitulé « *Le triumphe de tres haulte et tres puissante dame Verole, royne du Puy d'amour* », le tout illustré à l'avenant d'une suite de trente-six gravures sur bois, représentant les principaux inconvénients du mal et son traitement, avec un dixain explicatif au bas de cha-

que page. Il faisait défiler de la sorte, sous les yeux de ses lecteurs éblouis : Vénus, la Volupté, Cupidon, les Médecins refondeurs, la Diète. La gravure la plus suggestive est celle qui représente la ville de Rouen, entourée des principales villes de France, où dame Vérole régnait en souveraine. Rouen avait en effet la triste réputation des véroles malignes, comme l'indique ce proverbe du temps : « Vérole de Rouen et crottes de Paris ne s'en vont qu'avec la pièce ». Le bizarre opuscule du « *Triumphe* » est aujourd'hui introuvable : on n'en connaît qu'un exemplaire, qui appartient à la bibliothèque de Lyon.

Devenu en 1547 médecin stipendié aux gages de la ville de Metz, Rabelais fut en même temps nommé médecin de l'hôpital Saint-Nicolas. Il commença par faire donner ordre aux habitants d'enlever les immondices des rues. Cette mesure hygiénique avait pour but de préserver la ville contre les ravages de la *peste*. Or, le nom de peste était un euphémisme, qui englobait dans sa compréhension la peste proprement dite et les maladies vénériennes. A l'hôpital Saint-Nicolas, les entrants étaient divisés en *bons* et *pauvres* malades, ce dernier terme s'appliquant aux pestiférés, lépreux et syphilitiques. Ceux-ci revinrent de droit à Rabelais.

Il eut en même temps dans ses attributions l'inspection médicale des lupanars. Les maisons closes étaient placées sous la surveillance immédiate d'un monarque instable, le *roi des ribauds*. Une ordonnance de Louis IX assignait aux filles de joie des

rues spéciales en des maisons, qui prirent le nom de *bordeaux*. Un acte de 1278 nous apprend que le roi des ribauds était non seulement responsable des faits et gestes des prostituées messines, mais qu'il avait mission d'enlever la robe à tout ladre qui entrait à Metz en été et, s'il ne le faisait, le ribaud était copieusement et vilainement vautré dans la boue en compagnie du ladre, *coram populo*. Ces coutumes démontrent que les Messins ne plaisantaient pas avec les maladies contagieuses.

Ce n'est pas sans quelque appréhension que nous essayerons maintenant d'esquisser un Rabelais hygiéniste, car, par ces temps d'anti-alcoolisme intransigeant, le grand aède du « benoist et désiré piot » et du «vin pineau » n'est guère en odeur de sainteté. Il déclare avec tant de netteté que « jamais homme noble ne hayst le bon vin, c'est un apophthegme monachal », qu'il est fort difficile pour un médecin d'admirer sans réserve un homme qui possédait un savoir si prodigieux mais qui buvait si délibérément. Le « *nunc est bibendum* » s'épanouit perpétuellement sur ses lèvres, et c'est avec une approbation trop peu voilée qu'il nous présente le jeune Gargantua, lequel « disoit que les metes et bornes de boire estoient quand, la personne beuvant, le liège de ses pantoufles enfloit en hault d'un demy-pied ». Pour ce qui est de manger, il ne faut pas s'attendre non plus à beaucoup de frugalité de la part de Gargantua, qui ne cessait de manger que « quand le ventre luy tiroit ». Pour clore dignement ce maigre repas, il se « lavoit les mains de vin frais, s'escuroit les dents avec un pied de porc et devisoit joyeusement avec ses gens ».

Rien d'étonnant après cet aperçu gastronomique à ce que la diète soit traitée d'assez leste façon : manger à sa faim, telle est « la vraie dyete, prescrite par l'art de *bonne et seure medecine*, quoy qu'un tas de badaux médecins conseillent le contraire. » N'oublions pas non plus que Rabelais dédia ses premiers livres aux « beuveurs très illustres » aussi bien qu'aux « vérolés très précieux ». Les derniers livres sont, il est vrai, dédiés aux goutteux (1).

Chantre de la bouteille, Rabelais trouva sans peines des ennemis pour l'accuser de goinfrerie. Scaliger ne manque pas de lui supposer un tel vice, dans ses *Exercitations contre Cardan* (1557). Ronsard, qui avait été en relations avec le grand-prêtre du pantagruélisme, écrit l'épitaphe d'un bon biberon, où il nous représente Rabelais « barbouillant dans le vin, comme une grenouille dans la fange » (1560). En revanche, les rabelaisiens farouches considèrent que Rabelais feignit l'ivresse et la bouffonnerie pour pouvoir débiter la sagesse impunément : ainsi Solon mimait le fou pour exhorter sans danger les Athéniens à reconquérir Salamine ; Brutus contrefaisait l'insensé pour échapper à la défiance des Tarquin. Sans vouloir exposer des arguments en faveur de l'une ou de l'autre de ces opinions, avouons que si c'était pour faire passer certaines doctrines philoso-

1. Il faut se rappeler que goutte et syphilis étaient fréquement confondues. Ainsi, Antoine de Pinet parle de « ceux qui sont travaillez des *gouttes de vérole* ».

phiques que Rabelais prit des allures de Silène, il emprunta là un masque bien compromettant.

Par contre, il fit bénéficier ses goutteux et ses graveleux d'excellents conseils d'hygiène en leur recommandant l'exercice quotidien, comme il ressort du passage suivant : « Les médecins de Gargantua disoient que si on le tenoit ainsy au berceau, il seroit toute sa vie subject à la gravelle. » Suétone, sous une forme plus concise encore, avait, lui aussi, touché du doigt les causes de la goutte, quand il l'avait nommée *morbus dominorum*. La sédentarité et l'alimentation excessive, tels sont en effet les facteurs les mieux déterminés de la lithiase urique. Inversement, le repos est plein d'avantages dans la plupart de dyscrasies avec amaigrissement ; ainsi, un moyen parfait de faire engraisser un cachectique, c'est de le rendre « moine pour trois mois », car « si en estat monachal il n'engraisse, ny par art, ny par nature, jamais n'engraissera. » Sous une forme humoristique se cache ici une grande vérité reconnue aujourd'hui : si actuellement on conseille au tuberleux de se suralimenter, de prendre de l'huile de foie de morue et des arsenicaux, on lui recommande, pour arriver au même but, le repos en chaise-longue.

L'éducation physique et intellectuelle des enfants a souvent préoccupé Rabelais et, sous le titre un peu prétentieux de *Rabelais pédagogue*, Réaume a pu réunir une anthologie comprenant tous les passages des Cinq Livres relatifs à l'éducation de la jeunesse.

En ce qui concerne les exercices corporels, Rabelais commence par enseigner ceux en honneur au moyen âge. C'est d'abord l'art de monter sur un cheval de toute selle : le coursier, le roussin, le genet, le cheval barbe et le cheval léger. Gargantua devint si fort à ce noble sport que « le voltigeur de Ferrare n'estoit qu'un cinge en comparaison ». Un autre jour, il apprenait à manier la hache et l'épée et, le lendemain, courait le cerf, le sanglier, le chevreuil, l'ours, la perdrix, le faisan, l'outarde, etc... Puis, sa vigueur croissant, il luttait, courait, sautait, nageait, montait aux arbres, tirait au fusil, criait comme un sourd au milieu des champs, pour s'amplifier la voix, soulevait des haltères. Après quoi, il prenait un bain, était frictionné et rentrait chez lui : « ce pendant monsieur l'appetit venoit », ce qui se comprend sans éclaircissements, après une gymnastique aussi variée.

Voilà certes une culture musculaire qui n'est pas négligée et les amateurs du sport à outrance ne trouveront rien à y reprendre. On pourrait bien plutôt dire avec Sainte-Beuve que c'est une éducation qui convient plus à un géant qu'à un homme.

Aujourd'hui que nous craignons avec raison le surmenage intellectuel, nous sommes très étonnés de la somme d'efforts que Rabelais exigeait de la mémoire des enfants ; et néanmoins, il y avait déjà un notable progrès sur l'enseignement usité au moyen âge.

C'était le beau temps où l'on apprenait les leçons au rebours, où on étudiait Donat, Facet, Théodolet, Marmotret, Alanus, le *De Modis significandi*, le *Compost* avec doctes commentaires et bien d'autres sornettes. Cependant, le père de famille ne mettait pas beaucoup de temps à s'apercevoir que son fils « vrayement estudioit très bien et mettoit tout son temps, toutesfois qu'en rien ne prouffitoit et, qui pis est, en devenoit fou, niays, tout resveux et rassoté ». Grandgousier ayant fait élever son fils suivant cette même méthode, fut stupéfait de constater sa nullité et sa sottise, car à une question fort simple posée devant quelques intimes, l'enfant « se print à pleurer comme une vache et se cachoit le visaige de son bonnet et ne fut possible de tirer de luy une parole, non plus qu'un ped d'un asne mort. »

Gargantua se levait à quatre heures du matin ; on lui déclamait quelques pages de la Bible, puis il apprenait ses leçons, dînait, sans que ce temps fût perdu

pour l'étude puisque à l'occasion du pain, du vin, des poissons, des fruits, des légumes, qui étaient servis sur la table, on lui lisait les passages « compétents » d'Athénée, Dioscoride, Pline, Julius Pollux, Galien, Porphyre, Oppien, Polybe, Héliodore, Aristote et Elien. Lorsque le précepteur n'était pas absolument sûr de ces citations, ce qui était excusable, le texte était compulsé. Après quoi l'élève se livrait à « mille petites gentillesses et inventions nouvelles », telles que l'arithmétique, la géométrie et l'astronomie.

La musique n'était pas oubliée et on s'y adonnait la digestion terminée, chantant « sus un thème à plaisir de gorge », c'est-à-dire en bon français, braillant comme des ânes ; les instruments dont l'élève était invité à jouer étaient le luth, l'épinette, la harpe, la flûte allemande, la flûte à neuf trous, la viole et la sacqueboutte (1). Ensuite il s'exerçait à la calligraphie, puis il sortait et, passant par les prés ou « aultres lieux herbus », il prenait plaisir à reconnaître les herbes et les arbres, d'après les descriptions qu'en ont laissées Théophraste, Dioscoride, Marinus, Pline, Nicandre, Macer et Galien. Le soir, le dîner achevé, il était initié à la science astrale, à la faveur des étoiles, et ce n'est qu'à la suite de cette journée écrasante qu'il allait goûter un repos bien mérité.

1. Le trombone.

L'éducation de Pantagruel est poussée encore bien au delà de celle-ci, car on y ajoute l'étude de l'hébreu, du chaldéen, de l'arabe et de la médecine. Voici ce programme vraiment extravagant : « J'entends et veulx que tu apprennes les langues parfaictement. Premièrement la grecque, comme le veult Quintilian ; secondement la latine ; et puis l'hébraïcque, pour les sainctes lettres, et la chaldaïcque et arabicque pareillement ; et que tu formes ton style, quant à la grecque, à l'imitation de Platon ; quant à la latine, de Cicéron ; qu'il n'y ait histoire que tu ne tiennes en mémoire présente, à quoy t'aydera la cosmographie de ceux qui en ont escrit. Des ars libéraux, géométrie, arithmétique et musique, je t'en donnay quelque goust quand tu estois encores petit, en l'aage de cinq à six ans ; poursuis le reste et d'astronomie saiche en tous les canons... Du droit civil, je veulx que tu saiche par cœur les beaux textes et me les confère avec philosophie.

« Et quant à la cognoissance de faicts de nature, je veulx que tu t'y adonne curieusement : qu'il n'y ait mer, rivière, ny fontaine, dont tu ne recognoisse les poissons ; tous les oiseaux de l'air, tous les arbres, arbustes et fructices des foretz, toutes les herbes de la terre, tous les métaux cachés au ventre des abysmes, les pierreries de tout Orient et Midy, rien ne te soit incogneu.

« Puis, soigneusement revisite les livres des médecins grecs, arabes et latins, sans contemner les thalmudistes et cabalistes ; et par fréquentes anato-

mies (1), acquiers-toi parfaicte cognoissance de l'aultre monde, qui est l'homme. Et, par quelques heures du jour, commence à visiter les sainctes lettres; et puis en hebrieu, le Vieux Testament : somme, que je voye un abysme de science ».

Abîme de science n'est pas trop dire et il est surprenant qu'un médecin, sachant les déplorables résultats d'un surmenage trop précoce, ait préconisé une éducation intellectuelle aussi lourde. Rabelais, malgré ses connaissances si vastes, était encore loin de posséder « en la gibbecière de sa mémoire », tout ce qu'il conseille d'apprendre. Et cependant, son enfance fut laborieuse ; sa jeunesse studieuse s'écoula au milieu du calme des couvents et il ne dépensa guère de temps en amusements futiles.

Aussi peut-on se demander si notre auteur n'a pas cherché à peindre un tableau aussi exact que possible de l'éducation au XVIe siècle, afin que la critique s'en dégageât de soi-même. Pour prendre un exemple, n'est-ce pas une satire de l'étude sans répit que ce croquis rempli de saveur : « Le matin, il alloit es lieux secretz faire excrétion des digestions naturelles. Là, son précepteur repetoit ce que avoit esté leu, luy exposant les poinctz plus oscurs et difficiles ». Cette charge a sa signification : un précepteur choisissant précisément le moment en question pour commenter à son élève les phrases épineuses de Platon ou de Sénèque !

1. Dissections.

Par ailleurs il dit, fort crûment du reste, sa façon de penser au sujet des enfants prodiges, de ces savants en miniature qui, de l'avis des parents, n'entreprennent rien que de très génial. Le bonhomme Grandgousier eut, de la sorte, des marques irréfutables de l'éclatante intelligence de son jeune fils « à l'invention d'un torchecul » et pensa, pour ce, le faire recevoir quelque jour « docteur en Sorbonne ».

Il est donc possible que Rabelais ne fut pas complétement partisan d'une culture intellectuelle aussi intensive que celle exposée dans la lettre de Gargantua : en tous les cas, les pédagogues actuels ne sauraient souscrire à une telle méthode d'enseignement.

CONCLUSIONS

Cet aperçu rapide des qualités de Rabelais, en tant que praticien, nous a permis de le considérer comme un savant consciencieux, connaissant les ouvrages médicaux que nous ont transmis l'antiquité et le moyen âge et comme un thérapeute consommé, mais peu convaincu, qui n'osa utiliser au profit de ses clients, une science dont il se défiait à juste titre et dont il avait pressenti l'inanité. Son traitement psychique, si original, des maladies vénériennes avait sur le traitement puéril et dangereux, usité à son époque, l'immense avantage de distraire le patient.

Hygiéniste médiocre, dont le courage s'évanouit à la pensée d'interdire le vin à ses malades, Rabelais eut le mérite de vanter les bienfaits des exercices physiques aux hommes sains et aux goutteux. Il fut enfin l'inventeur d'un condiment eupeptique, le *garum*, et remit en honneur deux instruments de chirurgie qu'Hippocrate et Galien avaient cités sans les décrire: le *glossocomion* et le *syringotome*.

Vu : le Président de la thèse,
BRISSAUD

Vu le Doyen :
DEBOVE

Vu et permis d'imprimer :
Le Vice-Recteur de l'Académie de P aris
LIARD

BIBLIOGRAPHIE

Alexis Bertrand. — Le séjour de Rabelais à Lyon (In-4°, Lyon, Storck).

Bibliophile Jacob. — Rabelais, in-8°, Paris.

Bibliophile Jacob. — Rabelais, sa vie et ses ouvrages, Paris.

Dr Félix Brémond. — Rabelais médecin, in-8° 1879. Paris, Noblet.

Brunet. — Essais d'études bibliographiques sur Rabelais, in-8° pièce. Bordeaux 1884.

Dr Buret. — La syphilis aujourd'hui et chez les Anciens, Paris, 1890.

Dr Buret. — Le gros mal, Paris 1894, Société d'éditions scientifiques.

Chronique médicale. — Rabelais praticien, article du Dr Cabanès (In-n° du 15 avril 1896). Voir aussi l'année 1899.

Dubouchet. — Rabelais à Montpellier, in-4°, 1887, Montpellier, Coulet éditeur.

Faye. — Rabelais botaniste, in-8°.

Germain. — Histoire de l'Université de Montpellier. Montpellier, 1880.

Dr R. Gordon. — Rabelais à la Faculté de médecine de Montpellier, in-4°, 1876, Montpellier.

Arthur Heulard. — Rabelais chirurgien, 1885. Paris, in-12.

— Rabelais, ses voyages en Italie, son exil à Metz, 1891, Paris, Gr. in-8°.

Journal de la Société de médecine pratique de Montpellier. — Juillet 1840, in-8°.

Ledouble. — Rabelais anatomiste, 1899, Ernest Leroux.

Mémoires de l'Académie de Metz. — Année 1868-1869, Art. Rabelais, médecin stipendié de Metz, par Abel, p. 597.

Mémoires de l'Académie de Metz. — Année 1884, art. du Dr Béguin, p. 75,

René Milet. — Rabelais, Hachette (Paris), 1892, in-16.

Pauly. — Bibliographie historique des sciences médicales. Paris, Tross., 1872,

Petit de Julleville. — Histoire de la langue et de la littérature françaises. Paris, chez Armand Colin. Tome III, art. Rabelais par Marty-Laveaux.

Pline l'Ancien. — Histoire naturelle, traduction Littré. Paris, in-8° Firmin-Didot, 1877.

Progrès médical. — N° du 22 mars 1882. Art. du Dr Turner, Les études médicales de Rabelais.

Rathery. — Notice biographique sur Rabelais, Paris.

Réaume. — Rabelais et Montaigne pédagogues, in-12, 1886. Paris.

Salut public. — (Journal de Lyon), nos des 11 et 28 octobre, 7 et 20 novembre, 6 décembre 1858 ; 6, 15 et 25 janvier et 1er février 1859.

P. Stapfer. — Rabelais, sa personne, son génie, son œuvre, 1889, Paris, in-18.

Dr Turner. — Rabelais, ses études médicales. In-8°, s. l. n. d.

V. de Valous. — Documents sur le séjour de Rabelais à Lyon, in-8°, Lyon 1873.

Vingtrinier. — Un exemplaire d'Hippocrate annoté par Rabelais. In-8° pièce, Lyon 1887.

Imp. de la Faculté de médecine, H. JOUVE, 15, rue Racine, Paris.